



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Robert-Louis STEVENSON

(Écosse)

(1850-1894)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres qui sont
(surtout "*L'île au trésor*" et "*L'étrange cas du Docteur Jekyll et M. Hyde*")
résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Il naquit à Édimbourg, le 13 novembre 1850, dans une famille où l'on était ingénieur spécialisé dans la construction de phares de père en fils, et pasteur dans la lignée maternelle. Il fut le fils unique de Thomas Stevenson, éminent ingénieur qui construisait des phares en Écosse (mais construisit aussi celui de la Pointe Vénus à Papeete).

Comme il était difforme, un véritable sac d'os, qu'il était atteint d'une forme de tuberculose, sa santé délicate fut le centre des préoccupations familiales. Il allait passer sa vie à voyager à la recherche d'un climat plus sain («*J'aime l'air de mon pays, mais lui ne m'aime pas*»). Sa nurse, Alison Cunningham, joua un rôle essentiel dans sa formation, à la fois comme infirmière et comme conteuse d'histoires tirées de la Bible ou du patrimoine presbytérien écossais.

Doué d'une imagination vive et romantique et influencé par William Hazlitt, Thomas Browne, Daniel Defoe, Charles Lamb, Walt Whitman, Victor Hugo, François Villon, William Shakespeare, Henry David Thoreau, Robert Burns, John Knox, et Montaigne, il voulait secrètement devenir écrivain et publia à l'âge de seize ans son premier livre :

“*The Pentland rising*”

(1866)

“*La révolte du Pentland*”

Essai

Le livre retraçait le soulèvement des paysans puritains au XVII^e siècle et dénonçait le massacre des presbytériens écossais par les royalistes.

La mauvaise santé de Stevenson l'obligea à interrompre ses études.

En 1863-1864, il vint en France soigner ses maux pulmonaires, avec sa mère, qui en souffrait aussi : ils passèrent à Paris, Marseille, Cannes, Nice (où il découvrit “*Le vicomte de Bragelonne*”) et Menton, d'où ils excursionnèrent en Italie.

C'est avec son père qu'il connut un grand bonheur en naviguant en 1868 puis en 1870, le long des côtes d'Écosse et en flânant des heures durant dans des ports comme celui de Dieppe.

Par soumission à son père, il s'inscrivit à l'école d'ingénieurs d'Anstruthen.

En 1871, il publia :

“*On a new form of intermittent light for lighthouses*”

(1871)

Essai

Traitant de la nouvelle «*combinaison de miroirs tournants et de lampes à huile*», Stevenson conciliait ses connaissances d'ingénieur avec son désir d'écrire.

La “Royal Scottish society of arts” où il lut son essai lui accorda sa médaille d'argent.

Voulant toujours devenir écrivain, Stevenson renonça à la carrière d'ingénieur. Son père décida alors qu'il deviendrait avocat afin de pouvoir subvenir à ses besoins. Il fit donc des études de droit à l'université d'Édimbourg. Mais il adopta un style de vie bohème qui scandalisa sa famille. Sa révolte contre le calvinisme paternel l'amena à la rupture en 1873.

De novembre 1873 à avril 1874, puis en mars 1875, il voyagea de nouveau en France. Il rejoignit à Paris son cousin Bob qui lui fit découvrir la forêt de Fontainebleau, Barbizon et le milieu de ses peintres. Il revint sur la Côte d'Azur.

En juillet 1875, il obtint, à Édimbourg, son diplôme de droit juste avant de retrouver à Paris Bob et d'autres joyeux artistes. Un peu lassés de Barbizon, ils s'installèrent à Grez-sur-le-Loing. Même s'il s'était inscrit au barreau, il constata, après de longs mois désespérés, qu'il ne prenait pas goût à la magistrature. Il devait ne jamais pratiquer, et délaissa peu à peu le droit au profit de la littérature, devint collaborateur du "*Cornhill magazine*" où il fit notamment paraître anonymement :

'An appeal to the clergy of the Church of Scotland : with a note for the laity'

(1875)

"Appel au clergé de l'Église d'Écosse"

Pamphlet

À la fin de juin 1876, Stevenson fut de nouveau de passage à Paris et à Grez, juste assez longtemps pour apercevoir Fanny Osbourne, une Américaine de treize ans son aînée qui voyageait avec sa fille et son fils, Lloyd, qui était âgé de treize ans et dont elle était venue soigner la santé au bon air. Ce fut le coup de foudre. Après une halte en Écosse, il vogua en canot sur la Sambre et l'Oise, puis passa à Grez. En octobre, les Osbourne rentrèrent à Paris.

Au début 1877, il fréquenta la colonie anglo-américaine du Quartier latin.

En 1878, il fit une descente en canot sur la Sambre et l'Oise qui lui inspira :

"An inland voyage"

(1878)

"Voyage sur les canaux et rivières"

Récit de voyage

En 1878, un ami de Stevenson, W. E. Henley, avec lequel il allait écrire plusieurs pièces de théâtre, accepta de publier ses premières nouvelles.

La même année, il entreprit un autre voyage en France qu'il relata dans :

"Travels with a donkey in the Cévennes"

(1879)

"Voyage avec un âne à travers les Cévennes"

Commentaire

Stevenson voulait *«trouver sous son pied le granit du globe»*.

En août 1878, après un dernier été à Grez, Fanny Osbourne retourna aux États-Unis pour divorcer d'avec Sam Osbourne afin de pouvoir épouser Stevenson.

L'été suivant, au péril de sa santé et contrariant sa famille et ses amis émus par son brusque départ, il traversa l'Atlantique pour la rejoindre en Californie au terme d'un voyage éprouvant qu'il évoqua dans :

“Across the Plains”

(1892)

“À travers les plaines”

Récit de voyage

En 1880, à San Francisco, Stevenson épousa Fanny Osbourne. Ils gagnèrent l'Écosse avec Lloyd, pour habiter chez ses parents, près de Balmoral. Le jeune écrivain allait être autant le troisième enfant de sa femme que son mari. Et, pour son beau-fils, il fut plus un grand frère qu'un beau-père. Fanny allait le conseiller dans la rédaction de ses oeuvres, exerçant une censure, lui imposant son propre complexe de culpabilité, son manichéisme rigide et sommaire.

Il publia :

“New Arabian nights”

(1882)

“Nouvelles mille et une nuits”

Recueil de nouvelles

“Story of the young man with the cream tarts”

“Histoire du jeune homme aux tartelettes à la crème”

Nouvelle de 24 pages

Le prince Florizel de Bohême, qui, excédé des soucis du gouvernement, se délasse en jouant au philanthrope, et son grand écuyer, le colonel Geraldine, se trouvent incognito dans un bar à huîtres de Londres lorsqu'ils sont accostés par un jeune homme qui distribue gratuitement des tartelettes à la crème. Intrigués par son étrange comportement, ils l'invitent à dîner. Il leur révèle alors l'existence du “Club du suicide”. Le prince et le colonel y étant entrés découvrent que les membres sont des désespérés qui ont en commun la volonté de mettre fin à leurs jours mais sont incapables de mettre leur geste à exécution. Par leur adhésion au club moyennant une certaine somme, ils s'engagent sur l'honneur à se suicider le jour où un tirage au sort, auquel on procède régulièrement, les aura désignés ainsi que leur «suicideur». Scandalisé par l'existence d'un tel club criminel, le prince Florizel, policier amateur, le fait démanteler et charge le frère du colonel Geraldine de l'exécution du président du “Club du suicide”.

“Story of the physician and the Saratoga trunk”

“Histoire du médecin et du coffre de Saratoga”

Nouvelle de 28 pages

Dans le Quartier latin de Paris, un jeune et naïf touriste américain, Silas Scuddamore, est victime d'une machination : il est attiré par une jeune belle femme qui lui donne un rendez-vous auquel elle ne se présente pas. Mais, de retour à son hôtel, il découvre dans son lit le cadavre d'un jeune homme. Heureusement, son voisin de palier, le docteur Noël, qui se révèle être un homme ayant des connaissances dans le milieu criminel, lui offre son aide. Il enferme le corps dans un coffre de Saratoga et fournit à Silas une adresse à Londres où il pourra s'en débarrasser. Il obéit mais, à l'adresse indiquée, il trouve le prince Florizel. Ce dernier lui explique qu'il se trouve dans un des repaires d'un grand criminel (qui n'est autre que le président du “Club du suicide”). Silas convainc le

prince Florizel de son innocence et, à l'ouverture du coffre, le prince Florizel découvre que le cadavre n'est autre que celui du frère du colonel Geraldine qui a donc été assassiné par le président du "Club du suicide".

"The adventure of the hansom cab"
"L'aventure du fiacre"

Nouvelle de 22 pages

À Londres, le lieutenant Brackenbury Rich, un soldat britannique à la retraite, est en quête d'aventure. Le prince Florizel et son adjoint Geraldine obtiennent enfin réparation des crimes découverts dans la première nouvelle. Invité par un mystérieux conducteur de fiacre à y monter, il est conduit à une réception où l'hôte ne cesse d'évaluer ses différents invités et leur enjoint de partir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une poignée. Il leur révèle alors être le colonel Geraldine et invite Rich à se joindre à lui pour une mission secrète. Ils se rendent en un lieu discret où le prince Florizel, avec l'aide du Dr. Noel, a finalement capturé le président du "Club du suicide". Le prince le défie en un duel à mort don't il sort vainqueur.

"The rajah's diamond"
"Le diamant du rajah"

Nouvelle

Un diamant merveilleux, qui appartient autrefois à un rajah des Indes, a été volé. Le prince Florizel se met à sa recherche et, après des aventures dignes d'un roman policier, le retrouve. Mais il le jette dans les eaux d'un fleuve : ainsi personne ne sera plus tenté de le voler. Ses sujets, finalement excédés d'un roi qui s'occupe de tout sauf de ses États, l'obligent à abdiquer, et il est réduit à la modeste profession de marchand de tabac dans une grande capitale européenne où il connut autrefois les fastes de la Cour.

"Story of the bandbox"
"Histoire du carton à chapeau"

Nouvelle de 27 pages

"Story of the young man in holy orders"
"Histoire du jeune ecclésiastique"

Nouvelle de 17 pages

"Story of the house with the green blinds"
"Histoire de la maison aux stores verts"

Nouvelle de 34 pages

“The adventure of Prince Florizel and a detective”
“L'aventure du Prince Florizel et d'un détective”

Nouvelle de 7 pages

“The pavilion on the links”
“Le pavillon des dunes”

Nouvelle

“A lodging for night”
“Un logis pour la nuit”

Nouvelle de 24 pages

Une nuit de l'hiver 1456 à Paris, le poète François Villon partage la chaleur d'une petite maison adossée au cimetière de Saint-Jean avec quelques membres de l'équipe de voleurs dont il fait lui-même partie. Deux des coquins s'adonnent à un jeu de hasard lorsque tout à coup l'un des deux joueurs poignarde mortellement l'autre. Tout le monde s'enfuit alors dans les rues de Paris. Villon erre seul dans les rues glaciales, hanté par l'idée de finir au gibet ou mourir de froid. Il finit par profiter de l'hospitalité d'un chevalier avec lequel une discussion animée s'engage dès lors que Villon se présente comme voleur.

Commentaire

Stevenson était fasciné par Villon, qu'il considérait comme un poète charmant mais aussi comme un être méchant et même cruel dont l'esprit était pourri par un cynisme purement et simplement bestial et par un bas matérialisme : selon lui, « *ses yeux étaient scellés par leur propre saleté* » et il ne pouvait rien voir de noble ou de beau dans les cieux ou sur la terre. Aussi le poète mentait-il au sujet des pauvres, les montrant envieux, avides et trompeurs, au lieu de faire ressortir leur noblesse. Il ajouta cette remarque plutôt curieuse : il aurait pu mieux s'instruire puisque quelques années auparavant Jeanne d'Arc, qu'il avait d'ailleurs mentionnée dans la *“Ballade des pendus”* (« Jeanne la bonne Lorraine qu'Anglais brûlèrent à Rouen »), avait vécu une des existences les plus admirables. Stevenson croyait donc qu'un homme qui est plutôt amer à l'égard de son monde ne peut avoir aucun idéal.

“The sire of Malétroit's door”
“La porte du sire de Malétroit”

Nouvelle de 23 pages

En cette nuit de septembre 1429, Denis de Beaulieu, jeune damoiseau, rentre chez lui par les ruelles de Château-Landon. Voulant esquiver une patrouille de soldats, il se cache dans le renforcement d'une porte sur laquelle il s'appuie. Elle cède sous son poids, et il bascule à l'intérieur de la demeure d'Alain de Malétroit.

“The providence and guitar”
“La providence et la guitare”

Nouvelle de 32 pages

Commentaire sur le recueil

Malgré la référence aux ‘*Mille et une nuits*’, rien n’a trait à l’Orient dans ces aventures urbaines se déroulant dans à Londres. Elles sont assez semblables aux nouvelles policières d’Edgar Poe, mais manquent des qualités de celles-ci : la rigueur hallucinante, la logique impitoyable dans l’enquête. Prédomine plutôt le sens du mystère, de l’extraordinaire, de l’incroyable, habilement dosé par le conteur afin de susciter l’intérêt.

Les nouvelles furent d’abord publiées en 1878 dans la revue “London” puis le recueil le fut en 1882.

“The story of a lie”

(1879)

“Histoire d’un mensonge”

Nouvelle de 61 pages

“Virginibus puerisque”

(1881)

Essais

Dans l’été 1881, Stevenson commença ce qu’il appela une «*sonate fantastique à propos de mer et de naufrages*» :

“The merry men”

(1882)

“Les gais lurons”

Nouvelle de 55 pages

Charles Darnaway, jeune étudiant à l’université d’Édimbourg vient passer ses vacances d’été sur l’île d’Aros chez son oncle Gordon qui y vit avec sa fille, Mary Ellen, et Rorie, un vieux domestique. Habitué des lieux, Charles est fort surpris en entrant chez son oncle : un riche mobilier peu en accord avec l’intérieur rustique s’étale de manière ostentatoire. Il apprend que ces objets ont été récupérés par son oncle à la suite du naufrage d’un navire. Il est vrai que les abords de l’île d’Aros, hérissés de récifs appelés «Les gais lurons», sont très dangereux pour la navigation et que maints naufrages s’y sont déjà déroulés. C’est d’ailleurs une des raisons qui font revenir Charles sur Aros : jadis, un vaisseau appartenant à l’Invincible Armada disparut dans les environs. L’autre raison de son retour chez son oncle, c’est Mary, qu’il compte bien épouser. Il entame sa recherche de l’épave en effectuant quelques plongées dans “Sandag bay”. Choqué par la macabre découverte d’un tibia humain, il abandonne avec horreur ses rêves de fortune, ayant soudain pris conscience du charnier qui l’entoure.

Tandis que les éléments en furie se déchaînent, l’oncle Gordon, ivre, assiste au spectacle d’un schooner qui lutte désespérément pour s’extraire du piège mortel. Mais, malgré les efforts de

l'équipage, inexorablement, et à la grande joie de Gordon, le navire est attiré vers les récifs mortels. Au plus fort de la tempête, il est finalement englouti. Le lendemain, la tempête s'étant calmée, Charles accompagne son oncle sur la crique de "Sandag bay" où se dernier récupère tous les débris produits par le naufrage. C'est alors qu'ils aperçoivent au loin un rescapé. Voyant que l'homme est noir, l'oncle Gordon est frappé d'une peur panique et s'enfuit car, pour lui, il s'agit du diable.

Commentaire

En 1870, Stevenson, alors âgé de vingt ans, avait séjourné trois semaines sur l'île d'Erraid. Il accompagnait son père qui supervisait alors la construction du phare de Dubh Artach. Le lieu l'avait alors fortement marqué. Outre cette nouvelle, il y consacra un texte de ses souvenirs de jeunesse et en fit par ailleurs le lieu de naufrage de David Balfour, le héros de son roman '*Enlevé !*'.

Le lieu et les éléments naturels sont mis en lumière et influencent les personnages. C'est la vision de la mer se déchaînant sur les côtes déchiquetées d'Aros qui plonge l'oncle Gordon dans la démence. Dans sa biographie '*The life of Robert Louis Stevenson*', Sir Graham Balfour rapporta la conception de Stevenson : *«Il y a, pour autant que je sache, trois façons, et trois façons seulement, d'écrire une histoire. Vous pouvez prendre une intrigue et y adapter des personnages, ou bien vous pouvez prendre un personnage et choisir des événements et des situations qui vont le faire évoluer, ou enfin [...] vous pouvez prendre une certaine atmosphère. Je vais vous donner un exemple : "Les gais lurons". Là, j'ai commencé avec la sensation que donne une de ces îles sur la côte ouest de l'Écosse, et j'ai progressivement fait évoluer l'histoire dans le but d'exprimer la manière dont ce lieu m'avait affecté.»*

Les thèmes sont la solitude et la peur.

D'abord publiée en deux parties dans le "Cornhill magazine" en juin et juillet 1882, la nouvelle fut reprise en volume en 1887 dans le recueil '*The merry men and other tales and fables*'.

"Familiar studies of men and books"

(1882)

Essais

En 1883-1884, Fanny et Robert-Louis Stevenson firent leur dernier séjour dans le Sud de la France, vivant quelques mois dans le minuscule chalet "La solitude" à Hyères. Ils y furent déchirés par de graves dissentiments que Henry James a transposés dans sa nouvelle "*L'auteur de Beltraffio*".

Il était en mauvaise santé, mais continua à écrire.

Féru de Mayne Reid, de Fenimore Cooper, de Jules Verne et de Marryat, pas tout à fait sorti de sa propre enfance bien qu'âgé de trente ans, bien que marié, Stevenson, jusque-là écrivain dilettante, entreprit, au cours de l'été pluvieux de 1881, de divertir son beau-fils, Lloyd Osbourne, âgé de treize ans, que le temps exécrable de l'Écosse contraignait à rester enfermé. L'ayant vu dessiner la carte d'une île, avec son îlot du Squelette, sa Colline de la Longue-Vue, il la compléta et, à partir d'elle qui déclencha chez lui la dynamique du rêve, il composa une histoire, "*Le cuisinier du bord*", entamée sans plan préalable, où il cherchait simplement le pittoresque et dont, chaque soir, il lisait à haute voix un nouveau chapitre, l'enfant et Thomas, le père de Louis, qui collabora même à la conception, étant fascinés. Après l'entreprise familiale, la rêverie collective qu'avait été la genèse de l'oeuvre, elle fut continuée à Davos. Cette histoire orale, qu'il avait commencée malgré lui et presque par hasard pour le plaisir de la famille Stevenson et de ses invités, sur les conseils de deux d'entre eux, qui étaient critiques littéraires, il la fixa par écrit, à l'intention des jeunes lecteurs du magazine "Young folks". Elle y parut de l'automne 1881 au printemps 1882 sous la signature «*Captain George North*». Elle était devenue :

“Treasure island”

(1883)

“L’île au trésor”

Roman de 200 pages

Au XVIII^e siècle, le jeune Jim Hawkins, fils de la tenancière d’une auberge isolée, “L’amiral Benbow”, quelque part sur la côte anglaise, rapporte par écrit une rocambolesque aventure à laquelle il a été mêlé. Il règne dans l’auberge une atmosphère d’attente anxieuse. Le principal client est un vieux marin au visage balafre, nommé Billy Bones, sur lequel plane une obscure menace. Elle se précise le jour où un mystérieux aveugle, Pew, lui remet l’«*emblème noir*» qui, dans le monde des pirates, annonce un massacre. Le même jour, Billy, qui est un ivrogne impénitent, meurt. En ouvrant sa malle, Jim et sa mère découvrent une carte sur laquelle est indiquée la cachette d’un fabuleux trésor que la bande du capitaine Flint, redoutable pirate, commandant du “Walrus” qui est mort sans avoir livré son secret, a enfoui dans une île déserte. En vain les pirates, conduits par le terrifiant Pew, donnent-ils, en pleine nuit, l’assaut à l’auberge afin de s’emparer du document.

Jim a déjà pris le large, et comme le docteur Livesey et le chevalier Trelavvney, le hobereau du village, s’intéressent à l’affaire, il peut affréter le navire du capitaine Smolett qui est baptisé l’“Hispaniola”. Ils se mettent tous en route pour l’île au trésor. Mais quelques pirates de la bande de Flint, dirigés par John Silver, pittoresque personnage à la jambe de bois et accompagné de son perroquet qui parle fort et gras pour compenser la politesse contrainte de son maître (du haut de son perchoir agité par le roulis, il rêve qu’il participe à des abordages et encourage les pirates de jurons et d’imprécations stridentes : «*Pièces de huit ! Pièces de huit !*», comme au temps où le “Walrus” était barbouillé de sang et chargé d’or à en couler), se sont engagés dans l’expédition alors que «*le diable lui-même aurait eu peur de prendre la mer avec eux*». Aussi le conflit ne tarde-t-il pas à éclater. C’est en voulant satisfaire sa gourmandise, en sautant au fond d’un baril où restent quelques pommes, que Jim Hawkins surprend les préparatifs de mutinerie de John Silver et les fait échouer.

Lorsque est atteinte l’île, une lutte implacable pour retrouver le trésor s’engage entre les deux groupes, celui de Silver et celui que commandent Livesey et Trelawney, auquel s’est joint un ancien membre de la bande de Flint nommé Benn Gunn, que celle-ci avait abandonné depuis trois ans sur l’île et qui fait le récit de la mort du vieux Flint : dans son agonie, il cria : «*Passe-moi le rhum, Darby Mc Graw ! Passe-moi le rhum !*» et il fallut recouvrir ses paupières de deux pièces d’un penny. À Jim, cet enfant inconnu mais qu’il reconnaît pour le prince non couronné de l’île où il vivait en exil, il offre en tribut tout ce qu’il possède : le trésor de Flint, le petit canot qui lui permettra de s’emparer de l’“Hispaniola”, de la viande de chèvre salée, sa confiance, son amitié.

Mais les chances de succès restent longtemps indécises au cours de divers épisodes. Les pirates s’emparent de l’“Hispaniola” et font flotter le pavillon noir sur le grand mât. Ils s’emparent même du fortin, et Jim, abusé par la nuit qui y règne, vient se jeter dans la gueule du loup. Or Silver, un capitaine de pirates armé jusqu’aux dents, propose, en termes respectueux, à cet enfant aux mains nues de devenir son associé. Jim refuse et, au lieu de le faire en termes modérés, éclate. Alors que les Messieurs, qui ont perdu leur navire, la carte du trésor, le fortin et sa source d’eau, errent dans la jungle, il défie leur vainqueur... dont il est aussi le prisonnier. «*Vous êtes dans une mauvaise passe : navire perdu, trésor perdu, hommes perdus ; tout votre projet tombe en ruine ; et si vous voulez savoir qui a fait cela, eh bien c’est moi !... Les rieurs seront de mon côté, j’ai eu, dès le début, le dessus dans cette affaire, je ne vous crains pas plus qu’une mouche... C’est à vous de choisir. Tuez-en un de plus sans profit pour vous ; ou épargnez-moi, et gardez ainsi un témoin qui vous sauvera des galères.*» Devant ce discours plein d’autorité, loin de ricaner, de s’indigner ou de sévir, John Silver s’incline. L’homme qui, sous la direction du capitaine Flint, prit part à tant d’abordages et vit ruisseler tant de «*pièces de huit*» tachées de sang s’avoue vaincu par un enfant. Il renonce à se poser en égal de Jim Hawkins pour devenir son obligé et éviter grâce à lui une mort peu honorable sur le quai des exécutions. Le petit Jim tient alors dans sa main la destinée de tous ceux qui ont mis pied sur l’île, quel que soit leur camp. Il est maître du navire dont il s’est emparé et qu’il a caché, maître de l’île dont il connaît les secrets, maître du trésor qui avait disparu de la cachette où Flint l’avait enseveli.

Pour finir, l'essentiel du trésor tombe en de bonnes mains. John Silver réussit, même vaincu, à s'en approprier une partie et disparaît. L'"Hispaniola" reprend la mer avec sa précieuse cargaison.

Analyse

Intérêt de l'action

Originalité : Cette histoire de pirates renouait avec la littérature d'aventures maritimes du XVIIIe siècle. Mais l'environnement psychologique dans lequel l'oeuvre a été conçue a été déterminant pour l'inspiration de Stevenson. C'est son père, bourgeois sévère, alors en vacance d'austérité, qui inventa le "Walrus" et l'inventaire méticuleux (il lui coûta toute une journée de réflexion) du contenu du coffre de Billy Bones, de la paire de beaux pistolets d'Espagne jusqu'aux «*cinq ou six curieux coquillages des Indes Occidentales*», sans lesquels la personnalité de ce pauvre sinistré de l'aventure aurait été privée d'une touche pathétique.

Stevenson a eu l'idée, pour la création du personnage de Long John Silver, «cet aventurier calme et formidable», de s'inspirer d'un de ses amis, W. Henley, qui avait été amputé d'un pied mais était néanmoins un «*vrai pirate turbulent*», un poète avec lequel il avait écrit quatre pièces qui n'eurent qu'un succès mitigé. Mais il entre aussi dans le roman des matériaux dont il n'a pas dissimulé les origines diverses :

Robinson Crusoé a fourni l'île, le perroquet, l'existence solitaire de Ben Gunn, la grotte et les chèvres vivantes ou salées.

Du "*Scarabée d'or*" d'Edgar Poe proviennent la carte, le trésor, une partie, le crâne, des ossements à usage de panneau indicateur, et le modèle du capitaine Flint : le capitaine Kidd. Un pirate authentique certes, mais sans la dimension tragique du maître du "Walrus".

À Washington Irving, Stevenson a pris Billy Bones, son coffre, la compagnie dans le salon, un grand nombre de détails matériels des premiers chapitres.

Mais l'une des caractéristiques de l'inspiration de Stevenson est l'accent tragique qu'elle donne à ses matériaux d'emprunt. Sous sa plume, l'île domestiquée par Robinson devient une île méchante et grise, sans cocotiers ni exotisme, mais hérissée d'aiguilles de rochers nus, alternant marécages fiévreux et bancs de sables jaunâtres après des abords protégés d'un ressac dont Jim Hawkins entend encore le grondement furieux dans ses cauchemars. À l'existence mélancolique et monotone de Robinson, Stevenson a substitué une aventure pleine de bruit et de fureur ; et à sa royauté paisible, une véritable guerre de conquête.

La recherche du trésor de Flint ressemble plus à l'épopée des Argonautes qu'à l'effort cérébral exigé par la découverte du trésor chez Edgar Poe. "*L'île au trésor*" ne procède pas seulement à une mise en scène des éléments fabuleux que "*Le scarabée d'or*" énonçait ; Stevenson ne se borne pas à souligner les couleurs que Poe avait dédaigné de faire briller. Pour placer l'aventure sous l'éclairage du rêve et lui donner une émotion et une fraîcheur inconnues de Daniel Defoe (et plus encore d'Edgar Poe), il a choisi de la montrer à travers le regard d'un enfant.

Déroulement : Rarement roman d'aventures a été conduit avec autant d'habileté et de science, car le réel se mêle au fantastique, et l'intérêt est sans cesse soutenu. Le rythme du récit ne se ralentit jamais, même si ceux de diverses autres aventures s'y greffent. Ainsi que dans toutes les oeuvres réussies de Stevenson, la valeur artistique fondamentale du livre réside dans le remarquable équilibre réalisé entre sa peinture du réel et le halo de légende qui enveloppe ses personnages. Il déroula son fil narratif avec un mélange unique de tension et de fragilité sereine. Délaisant les clichés, il créa une atmosphère de cauchemar, la peur enduisant les murs de "L'amiral Benbow". S'opposent le jeune, honnête et audacieux Jim Hawkins et le forban John Silver qui ne connaît que la loi du plus fort, tous les autres restant de simples comparses.

Avant d'acquiescer une vigueur ludique à partir de l'arrivée dans l'île, l'action connaît un véritable prologue fantastique dont les décors fantomatiques et les situations tragiques empruntent leur éclairage au rêve nocturne et même au cauchemar. L'attaque de l'auberge menée en pleine nuit par un aveugle est une scène digne du pinceau d'un Goya ; elle est terminée par une image effrayante,

pitoyable : un pauvre mort aux yeux ouverts abandonné sur le carreau où il s'est effondré, veillé jusqu'à l'aube par une chandelle oubliée dont la flamme tremblante éclaire un visage viré au bleu. Comme celui du capitaine Flint qui se colora ainsi quelques minutes à peine dans son agonie, image hallucinée des deux pièces d'un penny qu'il fallut mettre sur ses paupières tant il mettait d'obstination à ne pas vouloir fermer les yeux sur le monde qu'il venait de quitter.

La postérité a retenu, pour personnifier le pirate, une autre image, d'un romantisme moins morbide : celle de John Silver qu'il est impossible de représenter sans jambe de bois et sans un perroquet perché sur l'épaule.

D'autre part, "*L'île au trésor*" se présente comme un rêve fait par un enfant. Le confirment d'abord l'abondance et le gigantisme : l'enfant majore ou survalorise tout ce qui caractérise à ses yeux le monde des adultes. Un enfant à qui l'on a toujours représenté l'usage des allumettes comme dangereux, ne peut que se réjouir de l'abondance de brasiers qui parsèment la vie dans l'île. Alors que ces Messieurs n'alimentent leurs feux qu'avec une économie prudente, les pirates, purs personnages de rêve, s'offrent de véritables brasiers. En contemplant de loin ces lueurs d'incendie, Jim Hawkins se doute que les provisions de bois du fortin ont changé de propriétaires. *«Ce n'était pas notre usage de faire de grands feux ; nous étions en effet, par les ordres du capitaine, assez regardants sur le bois à brûler...»* Plus tard, partageant le repas des pirates, il remarque : *«Ils avaient fait un feu à rôtir un bœuf, un feu si ardent qu'on ne pouvait l'approcher que du côté du vent, et même par là non sans précaution. Dans le même esprit de gaspillage, ils avaient cuit trois fois plus que nous ne pouvions manger ; et l'un deux, avec un rire stupide, jetait les restes dans le feu qui flamboyait et grondait sous cet aliment insolite.»* La nourriture, autre élément important de la vie enfantine, bénéficie de l'abondance et de la prodigalité généreuse du rêve et aussi de la libération qu'il procure. Dans la liberté que matérialise l'île, Jim Hawkins est affranchi de la corvée des repas, ennuyeux par l'horaire comme par le menu. Quand bon lui plaît, il se gorge de fromages, de raisins secs, de vin d'Espagne, de biscuit, de lard frit, de viande de chèvre salée en une succession de dînettes et de goûters et s'octroie le droit de parler *«la bouche pleine de lard chaud»*.

Frappé lui aussi d'abondance, le trésor de Flint apparaît comme un ruissellement d'or de pièces de tous pays et de tous temps, au nom musical : *«georges et louis, doublons, doubles, guinées, moïdores et sequins... qui égalaient en nombre les feuilles d'automne»*. Ni cette masse d'or, ni sa puissance vertigineuse ne grisent Jim un seul instant. Il est simplement amusé par cette variété de monnaies : comme l'écolier qui collectionne des billes, il n'a *«jamais eu autant de plaisir qu'à les assortir»*. Un jeu bientôt lassant : il se plaint d'avoir eu le dos et les doigts fatigués pendant plusieurs jours, passés à les trier. Que John Silver ait réussi à écorner le trésor avant de s'enfuir ne trouble guère son jeune propriétaire. L'enfant est désintéressé : la possession de l'argent ne le tente pas. L'aventure a pour alibi apparent le trésor ; et pour mobile secret : le risque et l'exploit. Jim tire de la conquête du trésor une satisfaction plus agréable que de sa possession.

Même attitude chez Ben Gunn, cet enfant vieilli qui distribue des pinçons en signe de complicité. Après avoir transporté le trésor dans une cachette connue de lui seul, il l'échange avec Jim - marché d'enfants - contre la promesse d'un bon morceau de fromage grillé... si possible.

Au malheureux Billy Bones, une fois assurée sa ration quotidienne de rhum, il importait peu de profiter du trésor de Flint ; il se rassasiait du droit de le faire. Droit symbolique presque désuet, mais affirmé par une carte jaunie enterrée au fond d'un coffre sous de pauvres épaves aussi inutiles qu'elle.

Dans la recherche du trésor de Flint, Jim est aussi désintéressé qu'à un jeu d'enfants. L'aventure désintéressée n'est qu'un jeu, comme l'est le rêve lui-même lorsqu'il consent à se déployer selon certaines règles. Ainsi les adversaires se doivent-ils d'afficher leurs couleurs. Comme en réplique au capitaine Smollett, hissant le pavillon britannique sur le fortin de l'île, les pirates, eux, font flotter le pavillon noir sur le grand mât de l'"Hispaniola". Pavillon exécré que Jim jette à la mer aussitôt qu'il s'empare du navire. On agite au contraire un drapeau blanc avant de parlementer en terrain neutre. Prélude indispensable, avant que le capitaine Smollett, et l'ex-maître-coq Silver, fument en silence la pipe de la paix manquée.

Et, comme dans un jeu d'enfants, il y a des moments où *«pouce, on ne joue plus»*. Pendant l'un de ces entractes, le docteur Livesey vient soigner les mutins blessés... par les joueurs de son camp.

John Silver et Jim Hawkins mettent un point d'honneur à appliquer scrupuleusement les règles du jeu : beaucoup plus que leurs comparses. Les mutins ne songent qu'à s'emparer du médecin lors de ses visites professionnelles. Comme Jim le raccompagne à la barrière du fortin, Livesey l'incite à s'enfuir. Impossible : Jim a donné à Silver sa parole de ne pas s'évader. La violer, c'est anéantir le jeu. Complicité des joueurs même opposés. Elle explique en partie la fascination qu'exercent l'un sur l'autre l'innocence et le crime en la personne de Jim Hawkins et John Silver. À peine tombé entre les mains du pirate unijambiste, Jim ne peut s'empêcher de penser : *«J'avais pitié de lui malgré sa méchanceté, en songeant aux noirs dangers qui l'entourent et au honteux gibet qu'il avait en perspective.»*

En contradiction avec la morale sinon avec l'affection, Jim, après la fuite de John Silver, espère qu'il pourra échapper au châtement mérité par ses crimes : *«Je suppose qu'il a retrouvé sa vieille négresse, et peut-être qu'il vit toujours confortablement avec elle et "Capitaine Flint". Il faut l'espérer, du moins, car ses chances de confort dans une autre vie sont très minimes.»* Bien qu'il ne se l'avoue pas, Jim se sent plus proche de cet aventurier anarchiste, de ce vagabond des îles, que des trois Messieurs représentants conventionnels d'un monde qui ignore le rêve et a oublié le jeu.

Les enfants sont friands de rites, de mots de passe, de codes secrets et de termes fatidiques. Le grand jeu de *"L'île au trésor"* n'en manque pas. Assassins et révocations sont énoncés poliment à l'avance au moyen de la «tache noire» dont la remise, entre chien et loup fait courir un délai fatidique chiffré en heures. Le temps pour le pécheur de se repentir... Les joueurs utilisent entre eux un code linguistique dérivé du jargon des gens de mer. Jim promet à Silver de ne pas *«filer son câble»* : c'est-à-dire de s'enfuir. De Billy Bones, retiré des affaires, on commence par dire qu'il est *«en cale sèche»*, et, après sa mort, *«à fond de cale»*.

Intérêt littéraire

Le livre a été écrit sans aucun effet de style. *«J'avais choisi un style très facile»* a confié Stevenson. Cependant, il charge son encre d'iode et de sang. Il écrit toujours avec un souci de la précision et du concret, parfois même avec une certaine minutie.

Intérêt documentaire

Les noms des vieux pirates cités sont vrais. *L'île au trésor* est un roman d'aventures écrit par Robert Stevenson qui parut d'abord dans le magazine *"Young folks"* de 1881 à 1882 sous forme épisodique, puis en volume en 1883. Il a été réédité en roman à plusieurs reprises, adapté au cinéma en dessin animé et en film, et aussi sous la forme d'une bande dessinée. *"L'île au trésor"* est devenue un classique et plus particulièrement un classique de la littérature de jeunesse grâce au thème principal de l'œuvre : les pirates. En effet, les pirates occupent une place de choix dans l'imaginaire des enfants. Stevenson brosse un tableau édifiant du monde de la flibuste du XVIIIe siècle. Aussi convient-il de s'interroger sur la vraisemblance de cette présentation avec le poncif qui lui est généralement associé.

Intérêt psychologique

Stevenson a confié : *«Ce devait être une histoire pour les jeunes garçons ; pas besoin de psychologie ni de raffinement de style... Les femmes étaient exclues»*. À côté des trois «Messieurs», typiques représentants du monde réel, le sage Dr Livesey, le sympathique Trelawney, le bon Capitaine Smolett, il fit vivre des personnages insolites :

- John Silver, son perroquet et la fille de couleur qui l'attendait quelque part dans le mystère d'un port des Antilles,
- le capitaine Billy Bones,
- Chien-Noir,
- Pew, l'aveugle terrifiant.

Mais, surtout, Stevenson a choisi de montrer l'aventure à travers le regard d'un enfant. C'est en conservant le physique et le comportement d'un enfant de quatorze ans que Jim, avec sa fraîcheur candide, ses taches de rouseur, son goût pour les pommes, déploie des qualités enviables par bien des adultes. Doté d'enthousiasme, de témérité, d'indiscipline, animé d'un héroïsme surhumain, il ne craint pas ses adversaires. Même s'il est entre les mains de John Silver, il éclate, car, si l'enfant sait mentir pour affabuler, il est incapable de composer ou de feindre. Il reste jusqu'au bout le maître d'une aventure qui, sans lui, n'aurait connu ni début ni fin, s'il n'avait trouvé la carte de l'île au Trésor.

Moins présomptueux que ses complices, John Silver traite Jim d'égal à égal, le considère même comme son seul interlocuteur valable, beaucoup plus crédible que les trois «*Messieurs*». Il a fini, non par se rendre à l'évidence (il ne la contestait pas) mais par admettre ses conséquences. Il a, de façon indéniable, ressenti une séduction : ses attentions pour Jim Hawkins ne relèvent pas que de la ruse ou de l'opportunisme. Elles contiennent certainement une part d'affection pour l'enfant qu'il aurait pu être s'il ne s'était égaré en de mauvais chemins. On peut considérer qu'il a été son père spirituel.

Cette séduction a, d'emblée, vaincu les craintes et les réserves du misanthrope Ben Gunn.

Billy Bones, pour les habitués de "L'amiral Benbow", n'est qu'une épave, une éponge à rhum dont l'ivresse bruyante et la chanson éraillée :

«Ils étaient quinze sur le coffre du mort...

Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !»

trouble leurs conversations et gâche leurs moments de détente. Mais, à l'enfant de l'aubergiste, il n'inspire ni agacement ni répulsion, au contraire, une fascination dans laquelle entrent la peur, la pitié, la curiosité. Il est sans doute le seul à sentir que ce vieux loup de mer édenté a été un aventurier jadis splendide. Même déchu, il conserve une personnalité plus insolite que celle des tranquilles habitués de l'auberge. Jim devine qu'entre ce vieil homme et la mer que chaque jour il contemple, il existe un lourd et mystérieux secret. Il ne doute pas que, malgré ses éclats colériques, ses jurons, son écorce rude et ses attitudes brutales, il dissimule quelque part en lui-même la part du rêve, l'équivalent d'une petite fleur séchée. Le vieux matelot mort, son coffre laisse échapper, dans une odeur de goudron et de tabac et sous une brocante à l'image de sa vie passée, le secret : la carte d'une île. Et l'équivalent de la petite fleur séchée : *«cinq ou six curieux coquillages des Indes Occidentales. Depuis, je me suis demandé souvent pourquoi il transportait ces coquillages dans sa vie errante de criminel pourchassé»*. Une question qui contient sa réponse.

À travers les épreuves qu'imposent la nature et des pirates sans foi, ni loi, Jim fait un dur apprentissage, doit arbitrer des conflits entre Smolett et ses hommes ou entre Silver et les siens, doit faire des choix souvent difficiles.

Intérêt philosophique

Le roman illustre l'affrontement étant «entre l'enfance et l'âge adulte, entre l'innocence et le crime, entre le Petit Poucet et l'ogre boiteux» (Francis Lacassin). Jim Hawkins a conquis une position superbe grâce aux trois qualités propres à l'enfance : l'imagination, qui triomphe des obstacles ; l'innocence qui nie le danger et permet de tout oser ; la faculté de sympathie, équivalent d'un charme magique, qui sublime le banal, et fait de la plus anodine rencontre un événement et du moindre échange une séduction. Si elle s'épanouit chez l'enfant, la faculté de sympathie en se desséchant chez l'homme mûr, amoindrit son pouvoir de communiquer et de comprendre.

L'exemple de Jim Hawkins incite tous ceux qu'il contamine à étaler leurs rêves au grand jour. Trelawney, le châtelain, rêve qu'il part à la conquête de la Toison d'Or. John Silver, à la vue de Jim, rêve en secret à l'enfant qu'il aurait pu être ; devant ses complices, il rêve à voix haute de «s'établir pour de bon gentleman» grâce à l'existence de rentier de l'aventure que lui prépare en son absence, sa «*vieille ménagère*». Les ex-matelots de Flint rêvent de se partager son trésor; et de le dissiper aussi joyeusement que «*le vieux Pew [qui] après avoir perdu la vue, dépensa sans honte, douze cents livres en un an, comme un Lord du Parlement*». Devant ses tas d'or inutiles, Ben Gunn rêve à des monceaux de fromage grillé.

Chacun rêve à la mesure de ses moyens ; et de ses besoins... Jim Hawkins et le perroquet sont les seuls personnages à ne pas distinguer le rêve de la vie.

Mais le jeune Jim Hawkins pénétrer dans l'univers adulte de la séduction et du mal, thème permanent chez Stevenson.

G.K. Chesterton, dans "*The myth of Stevenson*", affirma que le roman fut une réaction de l'auteur contre le pessimisme de son temps. Il voulut retrouver le jardin de son enfance qui était, pour lui, la représentation la plus accessible du paradis.

Destinée de l'oeuvre

Dès sa publication, tout d'abord dans la revue "Young folks", puis en volume en 1883, "*L'île au trésor*" fut un classique du roman d'aventures qui connut un immense succès, car il est un de ces très rares ouvrages capables de satisfaire la soif d'aventures qui est le propre des enfants aussi bien que le sens esthétique des lecteurs raffinés. L'auteur, alors âgé de trente-trois ans devint immédiatement célèbre. Le livre est même devenu un mythe, inscrit dans notre imaginaire de façon irréversible, qui, entre "*Robinson Crusoé*" de Daniel Defoe (le créateur du genre), "*Moby Dick*", "*Typee*" et "*Omoo*" de Melville, certains romans de Joseph Conrad ou de Jack London, est un magnifique chaînon de la tradition anglo-saxonne des récits consacrés aux aventures dans les mers lointaines. chef-d'oeuvre universel.

Les thèmes abordés par le roman (chasse au trésor, pirates, héroïsme) ainsi que son caractère tout public ne pouvaient laisser le septième art indifférent. Il n'est donc pas surprenant que l'oeuvre ait connu maintes adaptations cinématographiques dont les plus marquantes sont :

- en 1934 : "*Treasure island*" ("*L'île au trésor*"), film réalisé par Victor Fleming avec Jackie Cooper dans le rôle de Jim, et qui est considéré comme la meilleure adaptation à ce jour ;
- en 1950 : "*Robert Louis Stevenson's Treasure island*" ("*L'île au trésor*"), film réalisé par Byron Haskin pour les studios Disney ;
- en 1971 : "*Dobutsu takarajima*" ("Les joyeux pirates de l'île au trésor"), dessin animé de long métrage en cinémascope, réalisé par Ikeda Hiroshi avec la contribution de Miyazaki Hayao et Kotabe Yôichi ;
- en 1972 : "*Treasure island*" ("*L'île au trésor*"), film de John Hough qui doit beaucoup à la prestation d'Orson Welles dans le rôle de Long John Silver ;
- en 1985 : "*L'île au trésor*", film réalisé par Raoul Ruiz, et sorti en salle en France en 1991 ; ce n'est pas exactement une adaptation mais un film qui rend hommage au roman en y faisant référence d'un bout à l'autre ; c'est l'histoire d'un groupe de riches oisifs qui s'occupent en reconstituant l'île au trésor dans une sorte de jeu de rôle grandeur nature et violent où les perdants meurent réellement ;
- en 1990 : "*Treasure island*" ("*L'île au trésor*"), téléfilm de Fraser Clarke Heston, où Silver fut interprété par Charlton Heston, Jim par Christian Bale (alors âgé de seize ans) et l'aveugle Pew par Christopher Lee ; c'est certainement la version la plus célèbre ;
- en 2002 : "*Treasure planet*" ("*La planète au trésor, un nouvel univers*"), film d'animation des studios Disney transposant l'histoire dans l'espace et le futur ;
- en 2007 : "*L'île aux trésors*", film d'Alain Berbérian avec Gérard Jugnot, Alice Taglioni, Vincent Rottiers, et Jean-Paul Rouve.

D'autre part, en 2006, à Paris, a été donnée du roman, par Ismaël Djema, la première adaptation théâtrale : Jane Hawkins, une petite fille malicieuse, se voyait confier par un vieux pirate une mystérieuse carte. Avec ses nombreux amis, un chevalier pipelette, un médecin froussard, un capitaine dégradé et un Tarzan qui imitait à merveille George Clooney, elle devait affronter le terrible Long John Silver et ses légendaires pirates.

Les Stevenson s'installèrent à Bournemouth, où ils reçurent la visite de Henry James et du peintre John Singer Sargent.

Il écrivit :

"The body snatcher"
(1884)
"Le déterreur de cadavres"

Nouvelle de 23 pages

Un vieux médecin écossais, qui est alcoolique et qui n'exerce plus, est effrayé quand il se trouve en présence d'un célèbre médecin de Londres. C'est qu'il l'avait connu au temps de leurs études de médecine où il l'avait obligé à accepter, pour les dissections, des cadavres d'origine douteuse et l'avait accompagné lors du vol, dans un cimetière de campagne, d'un corps de fermière qui s'était révélé être, à leur grand effroi, celui d'une de leurs victimes déjà disséqué.

Commentaire

La nouvelle est basée sur la vie de Robert Knox (1793-1862), l'anatomiste K... du récit, et sur les résurrectionnistes Burke et Hare. Stevenson, maître incontesté du genre, atteint un paroxysme de l'horreur macabre dans cette nouvelle d'une extraordinaire intensité dans la terreur et la folie. La nouvelle figura dans *"Anthologie de la peur"*.

"Markheim"
(1885)

Nouvelle de 19 pages

Markheim est un joueur qui tue le marchand auquel il a si souvent vendu des biens de famille et lui prend ses clefs pour s'emparer de son argent. Mais, assailli de remords, il voit entrer dans la pièce un homme. Celui-ci dit le connaître et vouloir l'aider en lui indiquant où se trouve l'argent ; il le presse d'agir car la servante du marchand va revenir. Aux déclarations de bonnes intentions de Markheim, l'autre objecte qu'il sera toujours faible. Mais Markheim ouvre à la servante et s'accuse du crime.

Commentaire

La nouvelle figure aussi dans *"Anthologie de la peur"*.

"Prince Otto"
(1885)
"Prince Othon"

Nouvelle

"A child's garden of verses"
(1885)
"Jardin de poèmes pour enfants"

Recueil de poèmes

Commentaire

Stevenson le dédia à la nurse qu'il avait enfant, Alison Cunningham.

En collaboration avec Fanny, Stevenson écrivit une suite aux *“Nouvelles Mille et une Nuits”* :

“The dynamiter”

(1885)

“Le dynamiteur”

(1894)

Recueil de nouvelles

Un cauchemar inspira à Stevenson :

“The strange case of Dr Jekyll and Mr Hyde”

(1886)

“L'étrange cas du docteur Jekyll et M. Hyde”

Nouvelle de 72 pages

À Londres, au XIXe siècle, le narrateur, M. Utterson, un notaire, raconte comment, se promenant avec son cousin, celui-ci lui raconta qu'une nuit, il avait été le témoin d'un incident où un certain M. Hyde bouscula et piétina une fillette jusqu'à ce que ses parents et lui intervinssent. Ce M Hyde avait un aspect monstrueux et bizarre. Utterson, au récit de cet événement, se remémora le testament de son meilleur ami, le Dr Jekyll, dans lequel il était question de ce même M. Hyde ; par ce testament, M. Hyde hériterait de tous les biens du Dr Jekyll si jamais il mourait ou disparaissait pendant plus de trois mois. Au souvenir de ce dernier détail, Utterson en conclut que le Dr Jekyll était à la merci de M. Hyde et qu'il était victime d'une escroquerie.

Il alla donc voir le Dr Jekyll en lui demandant des explications au sujet de son testament et de ses relations avec M. Hyde. Le Dr Jekyll sembla ennuyé par les soupçons de son ami Utterson. Il prit la défense de M. Hyde et fit promettre à Utterson d'être indulgent envers M. Hyde si jamais il disparaissait ou mourait.

Devant le silence obstiné du Dr Jekyll et bien que sa curiosité n'ait pas été satisfaite, M. Utterson cessa de se préoccuper de cette affaire . Toutefois, un an plus tard, un membre du Parlement fut tué et l'enquête prouva que M, Hyde était l'auteur de cet assassinat. Après avoir commis son forfait, il disparut mystérieusement. Utterson rendit visite au Dr Jekyll et lui demanda s'il n'avait pas vu M. Hyde et s'il ne le cachait pas. Le Dr Jekyll parut bouleversé et assura qu'il ne reverrait jamais plus M. Hyde. Il montra à Utterson une lettre de celui-ci qu'il disait avoir reçue le matin du meurtre. Par cette lettre, M. Hyde annonçait son départ définitif. Cependant, Utterson fit étudier la lettre par un graphologue qui découvrit une très grande ressemblance entre l'écriture de M. Hyde et celle du Dr Jekyll.

Pendant les trois mois qui suivirent ces événements, la vie du Dr Jekyll changea : il participa à plusieurs oeuvres de charité et mena une vie sociale active. Mais, un jour, il refusa d'ouvrir sa porte à Utterson. Surpris, il alla en parler à un ami commun, le Dr Lanyon. Utterson le trouva désespéré. Il lui expliqua qu'il avait définitivement cessé de voir le Dr Jekyll et qu'il ne voulait plus jamais parler de lui.

Intrigué, Utterson écrivit au Dr Jekyll et lui demanda des explications au sujet de son refus de lui ouvrir sa porte et de sa rupture avec le Dr Lanyon. Le Dr Jekyll répondit par une lettre empreinte de désespoir et de tristesse : *«Je me suis attiré un châtement et un danger me menace que je ne puis nommer. Si je suis le plus grand des pécheurs, je suis aussi le plus malheureux des hommes.»*

Quelques jours plus tard, le Dr Lanyon mourut en laissant à Utterson une enveloppe à ouvrir seulement à la mort ou à la disparition du Dr Jekyll. Encore une fois, Utterson fut intrigué par l'insistance sur la disparition possible de Jekyll.

Un soir, il reçut la visite du maître d'hôtel de Jekyll qui le pria de venir chez lui. Il y trouva les domestiques de Jekyll groupés dans le hall, la frayeur se lisant sur leurs visages. Ils se disaient persuadés que le Dr Jekyll avait été assassiné et que l'individu qui s'enfermait dans son laboratoire du docteur ne pouvait être que son meurtrier. Le Dr Jekyll, depuis quelque temps, s'y tenait en permanence. Utterson, incrédule, leur demanda des preuves de ce qu'ils avançaient. Ils lui firent entendre la voix de l'être qui se cachait dans le laboratoire ; elle était complètement différente de celle du Dr Jekyll. Cependant, Utterson, plutôt que de croire à un meurtre, avança l'hypothèse d'une maladie dont serait atteint le Dr Jekyll et qui déformerait sa voix. Petit à petit, les domestiques le convainquirent, et on décida d'enfoncer la porte. Le calme et l'ordre régnaient, mais on découvrit le corps de Hyde. Ils cherchèrent le corps de Jekyll, persuadés qu'il avait été tué par Hyde et que celui-ci, découvert, s'était suicidé à la dernière minute. Les recherches n'aboutirent qu'à la découverte d'une lettre de Jekyll adressée à Utterson.

Il entreprit donc la lecture des deux lettres, celle du Dr Lanyon et celle du Dr Jekyll. Le Dr Lanyon racontait qu'un jour il avait reçu un message du Dr Jekyll le suppliant d'aller, selon des instructions précises, chercher chez lui un tiroir contenant différentes poudres. Ensuite, le Dr Lanyon devait recevoir chez lui un inconnu, chargé par Jekyll de venir prendre ce tiroir. Le Dr Jekyll affirmait qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Le Dr Lanyon croyait que Jekyll était devenu fou, mais il n'osa pas ne pas obéir à ces ordres. L'inconnu, qu'on reconnaît comme étant M. Hyde, vint prendre livraison des poudres et voulut s'en aller immédiatement, mais le Dr Lanyon le retint. M. Hyde, après avoir hésité, mélangea alors les différents produits contenus dans le tiroir et avala le tout. Le Dr Lanyon assista alors à la métamorphose de M. Hyde en Dr Jekyll, les traits de Hyde se fondant en ceux de Jekyll et son corps prenant les proportions de celui de Jekyll. Le Dr Lanyon conclut sa lettre en affirmant qu'il était bouleversé par le spectacle de la métamorphose, mais qu'il s'interdisait d'y croire.

La lettre laissée par le Dr Jekyll expliquait, quant à elle, ce qui était arrivé exactement durant les dernières années, la dualité mentale qui s'était développée en lui, soit le combat entre le plaisir et le devoir. Il avait cherché à se changer à volonté en un autre personnage. Il aurait ainsi pu satisfaire ses désirs de faire le mal sans que sa réputation en soit affectée. Ses recherches avaient abouti et, au moyen d'un mélange de poudres, il pouvait se réincarner dans un personnage tout à fait différent, tant physiquement que moralement. Peu à peu, M. Hyde (sa réincarnation) prit plus d'importance, si bien qu'un matin le Dr Jekyll se réveilla, sans avoir consommé le mélange nécessaire, sous la forme de M. Hyde. À partir de ce moment, il essaya de lutter contre Mr Hyde, mais la tentation était trop forte et il y succombait toujours. La situation devint telle qu'à tout instant le Dr Jekyll se transformait en M. Hyde sans aucun élixir, alors que ce dernier lui était nécessaire pour revenir à sa forme première. Or, comme il ne pouvait plus se procurer les ingrédients nécessaires à la confection du mélange, lorsque sa réserve de poudre tira à sa fin, il se vit condamné à vivre en permanence en M. Hyde.

Cependant, la vie en M. Hyde était impossible, car il était recherché pour meurtre. C'est pourquoi le Dr Jekyll se suicida lorsque Utterson enfonça la porte du laboratoire dans lequel il s'était enfermé pour finir ses jours.

Analyse

Intérêt de l'action

Ce classique de la littérature fantastique est né d'un cauchemar que fit Stevenson qui écrivit sur le champ une première version que son épouse l'obligea à brûler. Il produisit alors une seconde version conforme à ses vues.

La classification de l'œuvre demande une discussion car, si le changement de personnalité, la métamorphose, le dédoublement manichéen, paraît étrange, si la peur intervient, si on peut même considérer le roman comme un chef-d'oeuvre de la littérature d'épouvante, il n'en reste pas moins qu'ils sont dus à un produit chimique, aux recherches d'un savant et que, la science intervenant, on a donc affaire à de la science-fiction. D'autre part, il y a une enquête qui donne à l'histoire un caractère policier.

Pour juger de l'originalité de l'oeuvre, il faut donc constater l'audace du sujet, le renouvellement du thème de Faust comme du thème de la métamorphose qui cesse d'être magique, même si le thème de l'homme fasciné puis vaincu par son double est un vieux thème fantastique, comme l'est aussi celui de la métamorphose.

Le déroulement est très habilement conduit. Tout commence par les soupçons du notaire, par la déduction à partir d'un faisceau d'indices, qu'ainsi M. Hyde est conduit au crime (à quel crime? on ne le sait pas : dans quels abîmes le médecin avili en M. Hyde va-t-il perdre son âme : le jeu? la drogue? le chantage? le sexe?) que l'intrigue se précise par la découverte énigmatique du cadavre et s'explique enfin par les deux textes qui ont été laissés. Stevenson a dramatisé le phénomène en retirant peu à peu son contrôle au sujet, mais surtout par la péripétie qui empêche le double de redevenir l'original : la défektivité de l'échantillon chimique qui fait que la drogue ne peut plus être fabriquée de nouveau parce que le premier produit était impur et que cette impureté, qui a permis le phénomène, ne peut plus être retrouvée, ce qui est un poncif de la littérature de science-fiction : l'événement fantastique n'est qu'un incident exceptionnel, isolé, générateur d'un trouble temporaire de l'ordre naturel. Le combat du Dr Jekyll contre les ténèbres demeure tragiquement solitaire : il ne bénéficie d'aucune solidarité, il ne peut partager son angoisse avec personne.

Le roman est divisé en chapitres qui ont même des titres.

Il n'y a qu'un point de vue : le narrateur demeure extérieur à l'action, la narration est toujours faite à la troisième personne.

La focalisation varie puisqu'on passe de Jekyll à Hyde.

Intérêt littéraire

Dans cette oeuvre d'un style remarquable, il faut noter la variété des langages employés par les différents personnages (la précision clinique du compte rendu de Lanyon : «*une grande activité musculaire jointe à une non moins grande faiblesse apparente de constitution*»).

Il faut être sensible aussi à la narration, à ses effets d'intensité qui sont propres au fantastique : «*quel monstre satanique et impitoyable, regard atroce*», l'incapacité d'Uterson à décrire Hyde, «*le revenant d'un vieux péché*» - «*un crime d'une férocité inouïe*» - «*une rage folle*» - «*une fureur simiesque*» - «*tel un singe*» - «*sa rancune simiesque*» - «*l'impression obsédante de difformité indéfinissable*» - «*Celui-ci avait son arrêt de mort inscrit en toutes lettres sur son visage*» - «*Laissez-moi suivre ma voie ténébreuse*» - «*un angoissant pressentiment de catastrophe*» - «*une de ces maladies qui à la fois torturent et défigurent leur victime*» - «*une épouvante tout animale*» - «*le corps d'un homme tordu par l'agonie et encore tout palpitant*» - «*scandaleux blasphèmes*» - «*me débattre sous une noire détresse qu'aucune imagination ne saurait égaler*» - «*il y avait dans l'essence même de l'individu que j'avais alors en face de moi quelque chose d'anormal et d'avorté, quelque chose de saisissant, de surprenant, de révoltant*» - «*un prodige capable d'ébranler l'incrédulité de Lucifer*».

Mais on trouve aussi des figures de style : «*les ramures squelettiques du jardin flagellaient les grilles*» - «*l'homme est formé d'une véritable confédération de citoyens multiformes, hétérogènes et indépendants*» - «*jumeaux antipodiques en lutte continuelle*» - «*dans mon corps naturel la simple auréole et comme l'émanation de certaines des forces qui constituent mon esprit*» - «*la citadelle intime de l'individu*» - «*ce tabernacle immatériel*» - «*les portes de la prison constituée par ma disposition psychologique*» - «*ce délirant paroxysme*» - «*cette larve monstrueuse*».

Intérêt documentaire

Le fantastique étant l'intrusion du surnaturel dans la réalité quotidienne, l'auteur est réaliste. Londres est bien décrit (le brouillard est mentionné souvent et contribue grandement au climat de l'histoire). Le plus important est l'évocation de l'époque victorienne caractérisée par une morale rigide qui amène même les honnêtes citoyens à trouver un exutoire à leurs instincts. On peut s'interroger sur la volonté de Jekyll de remettre en cause les structures de la matière, sur la plausibilité de ce produit chimique (Stevenson expliquant longuement à la suite de quelles recherches Jekyll a pu se transformer en Hyde), de cette métamorphose à laquelle est donné un fondement pseudo-scientifique.

Intérêt psychologique

La nouvelle traite le thème du dédoublement et de la lutte des contraires en un même individu. Ce qui est essentiel, c'est le mystère de ce dédoublement, de cette «*profonde dualité d'existence*», car on ignore tout de la véritable personnalité du Dr Jekyll. Selon Utterson, «il a eu une jeunesse un peu orageuse». D'autre part, il croit en des aberrations scientifiques, il veut remettre en cause les structures de la matière. Mais cela ne suffit pas pour expliquer le transfert psychanalytique qui lui a fait avoir de la sympathie pour ce Hyde qui ne devrait lui inspirer que de la répugnance, pour trouver des justifications («*les deux faces de mon moi étaient également d'une sincérité parfaites*»), trouver même du plaisir à sa métamorphose, s'enorgueillissant d'être «*le tout premier homme qui en agit de la sorte pour ses plaisirs*». L'impossibilité de toute explication logique fait qu'on se trouve devant un des cas psychologiques les plus mystérieux et les plus célèbres, qu'apparaissent l'idée de la double personnalité, le vieux thème de l'homme fasciné puis vaincu par son double parce que victime d'un sentiment de culpabilité encore renforcé à l'époque victorienne, ce qui annonce l'analyse des pulsions inconscientes à laquelle Freud procèdera bientôt. La distinction que fait Jekyll entre «*mon moi originel et supérieur et mon moi second et inférieur*» n'est-elle pas déjà celle entre le moi et le ça?. De là, il n'y a qu'un pas pour arriver à

Intérêt philosophique

La nouvelle de Stevenson est très didactique.

L'évocation de l'esprit de l'époque victorienne entraîne une dénonciation de la moralité rigide qui condamne le plaisir en prétendant qu'il conduit au crime, qui fait de l'instinct le Mal, qui amène le docteur Jekyll à se reprocher des péchés et à juger leur punition nécessaire et imprescriptible, qui lui impose donc un refoulement et un secret dont la faillite est prouvée par son destin tragique. À sa publication, l'oeuvre bénéficia d'un sermon prononcé à la cathédrale Saint-Paul.

L'histoire offre aussi le thème de l'apprenti sorcier qui est dépassé par les forces qu'il a déclenchées, qui est dépassé par sa créature, un peu comme Frankenstein est dépassé par le monstre. Il serait d'ailleurs intéressant de montrer le progrès qui s'est effectué de l'histoire de Mary Shelley (1819) à celle de Stevenson : le monstre n'est plus extérieur mais intérieur.

L'histoire inspire aussi une réflexion sur la dualité de l'être humain («*l'homme n'est en réalité pas un mais bien deux*»).

La réflexion se porte encore sur la dualité entre le bien et le mal («*tous les êtres humains que nous rencontrons sont composés d'un mélange de bien et de mal*») qui est aussi celle entre le vice et la vertu, entre l'ange et le démon, le corps et l'esprit («*le mal, le côté mortel de l'homme*»), entre l'ordre et la liberté, entre la vieillesse qui va avec la sagesse et la jeunesse qui va avec l'impulsivité, etc..

Destinée de l'oeuvre

La nouvelle rendit Stevenson célèbre, d'autant plus que, quand, en 1888, l'affaire de "Jack the ripper" ("Jack l'éventreur") vint bouleverser l'Angleterre, certains s'empressèrent d'y voir une oeuvre prémonitoire : l'anodin docteur Jekyll qui se transformait en un monstre redoutable parut la parfaite illustration de ce chacun imaginait de Jack qui pourrait être une personnalité en vue de la bonne société qui, la nuit venue, endosserait les habits d'un assassin et que sa position dans le monde empêcherait d'être inquiétée. On en vint ainsi à soupçonner le duc de Clarence qui, en raison de ses moeurs, avait déjà jeté le discrédit plus d'une fois sur la famille royale et était tout désigné à la vindicte publique ; mais il fut innocenté puisqu'il séjournait en Écosse au moment des faits.

La nouvelle a été adaptée au cinéma :

- en 1932 par R. Mamoulian ;

- en 1950 par Jean Renoir avec '*Le testament du docteur Cordelier*'.

En 2008, à Montréal, en fut donnée une adaptation au théâtre signée par Jean-Guy Legault qui en fit aussi la mise en scène. En s'inspirant des films de série B et de l'expressionnisme allemand, il offrit

une relecture originale de l'oeuvre mythique, lui donnant des allures de «thriller» lorsque des meurtres sont commis et que les amis de Jekyll tentent, avec un agent de la Scotland Yard, de démasquer le coupable. Il a imaginé de nouveaux personnages dont celui de Gwendoline, une prostituée qui se trouve prise, sans le vouloir, dans l'engrenage du dédoublement de Jekyll. Cette production fut sans contredit un objet théâtral esthétiquement agréable à regarder. Entre les scènes, de longs et larges drapés vaporeux et transparents se déplaçaient pour reconfigurer l'espace et permettre de splendides jeux d'ombres. On assista aussi à un chassé-croisé de jets lumineux réfléchis par un grand miroir, objet symbolique dont Legault se sert pour illustrer le dédoublement de Jekyll en Hyde et vice-versa. De plus, les costumes attireraient l'oeil.

“Kidnapped”

(1886)

“Enlevé”

Roman

Dans l'Écosse du XVIIIe siècle, David Balfour est un jeune orphelin que son oncle avaricieux a privé de son héritage, complotant même pour le faire enlever, shangaïer et vendre comme esclave. Il connaît alors un naufrage, revient en Écosse, à travers laquelle il fait un voyage hasardeux avec un compagnon casse-cou, Alan Breck Stewart (qui est accusé du meurtre d'un certain Appin pour lequel fut toutefois arrêté et pendu James Stewart). Se succèdent encore des intrigues, des fuites périlleuses et des luttes désespérées, jusqu'à ce qu'enfin la justice triomphe.

Commentaire

Riche en action, ce roman exaltant, considéré par Henry James comme le meilleur de Stevenson, a été remarqué pour son cadre écossais et par l'utilisation d'un fait historique (le meurtre d'Appin) qui fascinait le romancier.

David Balfour est un personnage d'adolescent aussi attachant que Jim Hawkins et d'une psychologie plus crédible.

“Will o' the mill”

(1887)

“Will du moulin”

Nouvelle de 30 pages

Will vit dans un moulin-auberge de la montagne et aspire à aller dans la plaine. Mais un des voyageurs l'en dissuade, lui montrant la vanité des choses d'ici-bas. Devenu lui-même aubergiste, il a pour clients un pasteur et sa fille dont il tombe amoureux : il se déclare mais change d'avis en se rappelant les propos du voyageur. Elle en conçoit du dépit et en épouse un autre. Mais, sur le point de mourir, elle le fait appeler. Vieux et sage, il reçoit un visiteur qui veut le faire voyager : c'est la Mort avec laquelle il part volontiers.

Commentaire

Le héros regarde s'écouler comme un long rêve poétique une existence dont il est à la fois l'acteur et le spectateur. Quand, sans qu'on s'en aperçoive, la réalité se dissout dans le songe, alors s'estompe aussi la différence entre le bien et le mal, entre le bonheur et la douleur. Il n'y a plus ni tabou ni sanction. La mort elle-même n'est qu'un voyage aimable et lointain.

“Thrawn Janet”
(1887)
“Janet la revenante”

Nouvelle de 12 pages

Un pasteur écossais, le révérend Murdoch Soulis, se rappelle comment il est devenu sévère et hagard. Il avait recueilli une boiteuse que le village rejetait, la traitant de sorcière, de revenante, et elle se conduisit en effet de plus en plus étrangement. Or, un jour, arriva un «homme noir», et, le soir, il la trouva pendue alors que son pas continuait à retentir. Il comprit qu'elle n'était qu'une marionnette entre les mains de «l'homme noir», son vrai cadavre gisant ailleurs. Il en resta frappé.

Commentaire

La nouvelle figure aussi dans “*Histoires de morts-vivants*” sous le titre “*Janet la torte*”.

“Olalla”
(1887)

Nouvelle de 49 pages

Le narrateur, un officier anglais, a obtenu, le temps d'une convalescence, l'hospitalité dans une maison perdue des montagnes espagnoles où un beau jardin silencieux, des chambres fraîches incitent à l'abandon. Mais des cris affreux troublent les nuits, et les gens qui y vivent sont, à ses yeux, tout à fait étonnants : la Senora est une femme alanguie et lointaine, comme privée d'esprit ; Felipe est un adolescent capricieux et séduisant ; Olalla est une belle jeune fille dont il tombe amoureux mais qui se refuse, car sur la famille pèse une pourriture secrète, une souillure ineffaçable. Selon le médecin, la Senora est «*le dernier représentant d'une race princière et dégénérée à la fois en esprit et en fortune*». Après la mort tragique mais non précisée de son père, elle «*courut la débauche aux environs de la residencia*» avant d'épouser «*un muletier, disent les uns, un contrebandier, selon les autres, tandis que certains prétendent qu'il n'y a pas eu de mariage du tout et que Felipe et Olalla sont des bâtards*». Elle est en proie à des accès de bestialité et dissimule des appétits vampiriques qui ont certainement causé la mort du père et dont le jeune officier aurait souffert sans le secours de Felipe et d'Olalla. Celle-ci, même si elle ressent aussi de l'amour, ne veut pas perpétuer une race maudite, ne veut pas se soustraire à l'expiation qu'elle subit, et refuse de s'enfuir avec le jeune officier qui s'éloigne sans avoir pu lever ni le mystère ni la malédiction pesant sur la demeure et ses habitants.

Commentaire

Dans ce petit chef-d'oeuvre tout frémissant d'affectivité et pourtant méconnu, méconnu, Stevenson est convaincant même s'il parle de lieux qu'il connaît peu : on croit à cette Espagne désertique. Les notions de souillure, de secret et de châtement atteignent une intensité exceptionnelle dans cette nouvelle qui est peut-être la plus achevée des histoires fantastiques de Stevenson car y sont en parfaite symbiose avec l'ambiguïté la pesanteur et l'incertitude requises par la littérature fantastique. Comme tous les personnages qu'il offre aux coups d'une obscure et sévère autorité métaphysique, la Senora présente un comportement dualiste. Sous une indifférence alanguie, c'est une vampire et on peut même se demander si elle est morte ou vivante. Olalla se plie à la fatalité.

La nouvelle figura dans l'anthologie “*Histoires de monstres*”.

“The treasure of Franchard”

(1887)

“Le trésor de Franchard”

Nouvelle

“The misadventures of John Nicholson : a Christmas story”

(1887)

“Les mésaventures de John Nicholson”

Nouvelle

“The black arrow: a tale of the Two Roses”

(1888)

“La flèche noire”

Roman

Au XVe siècle en Angleterre, pendant la période troublée de la guerre des Deux-Roses, le jeune Richard («Dick») Shelton découvre que le responsable du meurtre de son père n'est autre que son tuteur, Sir Daniel Brackley. Il rejoint les rangs des hors-la-loi de “La flèche noire” réfugiés au sein de la forêt de Tunstall et commandés par Ellis Duckworth, pour accomplir sa vengeance et sauver Jeanne Sedley, l'élue de son cœur que Sir Daniel veut marier à un autre. À l'issue de bien des péripéties, il est fait chevalier par celui appelé à devenir Richard III d'Angleterre et voit l'assassin de son père subir un châtement mérité, avant de convoler en justes noces avec sa bien-aimée.

Commentaire

C'est un roman dans le goût de Walter Scott.

Dick Shelton est un autre Jim Hawkins.

Paru en feuilletons dans le magazine pour adolescents “Young folks” du 30 juin au 20 octobre 1883, il fut édité en volume par Scribner en 1888.

Après la mort de son père en 1887, Stevenson et toute sa famille quittèrent définitivement l'Europe, d'abord pour le nord de l'Amérique où, durant l'hiver 1887-1888, ils séjournèrent au bord du lac Saranac dans les Adirondacks (État de New York).

Il y écrivit :

“The master of Ballantrae”

(1889)

“Le maître de Ballantrae”

Roman de 280 pages

Dans l'Écosse du XVIIIe siècle qui oscille entre les Stuarts et les Anglais, chacun des deux fils de lord Durrissdeer, qui possède le domaine de Ballantrae, opte pour l'un des camps. L'aîné, homme orgueilleux et dominateur, doit disparaître à la suite de la défaite de Culloden, mais il va continuer à se considérer comme le véritable maître de Ballantrae et va revenir pour se moquer de son frère, homme faible, séduire son épouse et son enfant. Le fidèle serviteur, Mackellar, qui est le narrateur,

croit avoir tué en duel l'être diabolique qui, recueilli par des pirates, prend leur tête puis se sauve pour vivre une aventure en Amérique, passer en France puis aux Indes, toujours en exigeant de l'argent, ressurgir, avec un étrange serviteur hindou, à Ballantrae que son frère fuit pour New York. L'aîné l'y rejoint, ne parvient pas à le faire plier, lance une expédition de truands pour retrouver un trésor, se fait passer pour mort grâce à un sortilège de son serviteur qui est découvert par le cadet alors qu'il déterre son maître, les deux frères sombrant enfin ensemble dans la mort.

Commentaire

Le roman met en scène avec vigueur le thème de l'homme malfaisant et satanique, et le motif des deux frères rivaux rappelle le dédoublement du docteur Jekyll et M. Hyde. L'économie du style, la force de certaines scènes font peut-être de ce roman le chef-d'œuvre de Stevenson.

Lloyd Osbourne, alors âgé de dix-neuf ans, avait commencé durant l'hiver passé dans les Adirondacks à écrire un roman qu'il comptait intituler *"Une partie de bluff"*. Stevenson perçut un potentiel intéressant dans l'histoire et aida son beau-fils avec toute son expérience d'écrivain. C'est ainsi que vit le jour quelques semaines plus tard :

"The wrong box"

(1889)

"Un mort encombrant"

Roman

Pour s'assurer l'héritage de leur oncle Joseph, qu'ils détestaient mais choyaient consciencieusement, Maurice et Jean doivent dissimuler sa mort accidentelle. Le cadavre, mis dans un tonneau, est expédié à Londres où il est caché. L'ennui, c'est que le mort n'est pas Joseph... et qu'un plaisantin a changé l'étiquette du colis !

Commentaire

Derrière l'histoire hilarante se dissimulent plaisamment une satire sociale et une subtile dérision du roman-feuilleton.

En 1966, l'œuvre fut adaptée au cinéma dans le film *"The wrong box"* (*"Un mort en pleine forme"*), réalisé par Bryan Forbes, avec John Mills, Michael Caine, Dudley Moore, Peter Sellers.

En 1889, Stevenson étant toujours à la recherche d'un climat favorable à sa santé, lui et sa famille s'embarquèrent à San Francisco sur le schooner "Casco" pour les mers du Sud. Ils passèrent par les Marquises, Tahiti, Honolulu. Stevenson était émerveillé par la beauté des îles et voyait sa santé s'améliorer considérablement. Mais la vie à bord d'un voilier n'était pas toujours facile. Il écrivit un jour à un ami : *«Et pourtant la mer est un lieu horrible, qui stupéfie l'esprit et empoisonne l'humeur.»*

Ce voyage fit l'objet de :

"In the South Seas"

(1890)

"Dans les mers du Sud"

Récit de voyage

Stevenson s'établit enfin à Vailima, sur l'île d'Upolu, une des îles des Samoa occidentales où il construisit sa maison, fraternisa avec les indigènes dont la culture le fascinait et qui l'appelaient «Tusitala» («le raconteur d'histoires»). Il leur racontait les histoires de Sherlock Holmes comme il le confia à Conan Doyle avec lequel il correspondait.

Stevenson avait cru trouver à Vaïlima un havre de paix, le lieu idéal où poursuivre son oeuvre. Pendant quatre ans, il vécut une magnifique histoire d'amour avec sa femme, Fanny Osbourne. Amante et mère, rebelle, aventurière, prête à tous les combats, elle menait l'organisation de leur «*arche de Noé*» métissée. Mais ils découvrirent la guerre, la corruption, la destruction programmée d'un peuple par la «*civilisation blanche sans merci*», par les puissances coloniales. Indignés, ils se portèrent sans aucune hésitation aux côtés des Samoans dans la révolte qui grondait, ce qui leur valut d'affronter de nombreux obstacles.

Cependant, Stevenson y travailla avec son beau-fils, Lloyd Osbourne, à d'autres oeuvres :

“The bottle imp”

(1891)

“La bouteille endiablée”

Nouvelle de 35 pages

Keawe, un Hawaïen achète pour cinquante dollars une bouteille habitée par un lutin capable d'accomplir n'importe quel souhait. Cependant, cet objet séduisant recèle une sombre malédiction : quiconque meurt en sa possession brûlera éternellement en enfer. Et on ne peut le revendre pour moins que son prix d'achat. Keawe s'en débarrasse après avoir satisfait son désir et avoir acquis une demeure princière. Il tombe alors amoureux de la belle Kokua. Mais elle découvre sur son corps une tache due à la lèpre, et il a donc besoin à nouveau de la bouteille magique. Elle appartient alors à un homme qui l'a achetée pour deux «cents». Il fait donc face à un terrible dilemme : s'il achète la bouteille pour un «cent», il sera incapable de la revendre et perdra son âme. Cependant, son amour pour Kokua est si grand qu'il l'achète.

Commentaire

L'histoire transpose à Hawaï le thème européen du dangereux pacte avec le diable qui fait risquer la peine éternelle en enfer pour un plaisir temporaire dans la vie terrestre.

Le texte, d'abord publié en samoan, fut enrichi d'aquarelles de Mair qui rappellent les oeuvres de Paul Gauguin.

“The wrecker”

(1892)

“Le trafiquant d'épaves”

Roman

À Taiohae, dans l'archipel des Marquises, un navire battant pavillon anglais arrive, avec à son bord Loudon Dodd, le subrécargue fluet et barbu qui s'avère être un négociant aguerri ayant tâté de la contrebande d'opium et du trafic d'épaves. Il se met à raconter sa vie, une série d'aventures fameuses, qui fourmillent de détails et de péripéties diverses.

Soucieux d'enrichir le monde de belles choses, passionné par la littérature et l'art, le jeune Dodd fut cependant obligé de suivre des études à Muskegon, dans une coûteuse école de commerce, afin de satisfaire les ambitions paternelles. Malin, il chemina ensuite vers Édimbourg retrouver sa famille

maternelle, puis vers Paris où lui prit la lubie de se conduire comme un bohémien désargenté, de fréquenter assidûment les hôtels miteux et les infâmes boui-bouis, se nourrissant exclusivement de civets de chat arrosés au gros rouge de Bercy, trop heureux de pouvoir enfin tutoyer les personnages de *“La comédie humaine”* de son maître, Balzac ! Un jour où il n'avait plus un sou en poche, il fit la connaissance de Jim Pinkerton, agent de publicité américain, véritable force des affaires ne manquant jamais de fers au feu. Avec lui, il quitta Paris pour San Francisco où il découvrit qu'il peut aussi être fort agréable de gagner de l'argent et qu'il n'y a peut-être pas que l'art dans l'existence.

Apprenant les mésaventures du *“Flying scud”*, brick échoué sur un récif de Midway et dont la cargaison a été évaluée à dix mille dollars, les associés commencèrent à s'intéresser de près aux épaves, surtout à celles supposées receler de l'opium, participant à des enchères dispendieuses dans le but de se porter acquéreurs (moyennant la somme folle de cinquante mille dollars) des vestiges du *“Flying scud”*. Dodd sortit la tête de ses livres pour prendre le large sur une frêle coque menée par un commandant à très forte poigne, persuadé que la seule manière de tenir un équipage est de le terroriser ! Finalement, il mit la main sur le navire.

Commentaire

Le roman fut inspiré d'un fait réel, l'accident du *“Wandering minstrel”*, bateau armé à Hong Kong et, en 1889, drossé par une brusque tornade, sur des récifs au large de Honolulu qui en fut mis sens dessus dessous en 1889.

Stevenson, conteur hors pair constamment captivant, ayant plus d'un tour dans son sac, rien ne se déroule comme le lecteur s'y attendrait. Le mystère s'épaissit de page en page. Le roman avance tambour battant et joue avec tous les codes du roman d'aventures et du roman d'apprentissage (celui même de l'auteur car les éléments autobiographiques sont nets).

Le roman a d'abord été diffusé dans le *“Scribner's magazine”*, en douze livraisons d'août 1891 à juillet 1892, puis en volume chez Scribner's sons en juin 1892. Il a été loué par Henry James et Borges.

“The beach of Falesa”

(1892)

“Ceux de Falesa”

Nouvelle de 79 pages

“A footnote to history”

(1893)

Essai

Il est consacré à Damien de Veuster, un missionnaire belge de l'ordre des Frères du sacré coeur de Jésus et Marie, venu à Hawaï en 1864 et qui oeuvra parmi les indigènes pendant plusieurs années. En 1873, à sa requête, il fut envoyé auprès des lépreux de l'île Molokai où il s'évertua jusqu'à ce qu'il mourut de la lèpre.

Commentaire

Stevenson prenait sa défense comme il l'avait fait d'abord dans un tract intitulé *“An open letter to the reverend Hyde”* adressé à un ministre du culte qui avait fait de surnoises allégations à son sujet après sa mort.

"The isle of voices"

(1893)

"L'île aux voix"

Nouvelle de 23 pages

L'Hawaiien Keola dont le beau-père a toujours beaucoup de dollars est conduit par celui-ci sur une île où se trouvent des êtres invisibles dont on n'entend que les voix et où certaines herbes brûlées produisent les dollars. Mais le sorcier devient énorme, casse la barque et part, marchant sur le fond de la mer. Keola est sauvé par un bateau de Blancs qu'il quitte lorsqu'il le voit s'approcher de l'île. Il y demeure d'abord longtemps seul. Puis arrive la tribu qui s'y rend chaque année, qui le traite bien et lui donne même une femme. Elle lui révèle qu'il est destiné à être mangé juste avant le départ. Il s'échappe, voit la tribu massacrée par les êtres invisibles, cueille les feuilles magiques et se retrouve chez lui.

"Catriona"

(1893)

Roman

David Balfour, le personnage d'"*Enlevé !*", s'efforce d'obtenir justice pour James Stewart, qui a été arrêté et accusé de complicité dans le meurtre d'Appin. Mais il est à nouveau kidnappé et séquestré sur une île. Cependant, il tombe amoureux de Catriona, la fille d'un gredin, James More McGregor Drummond, qui est lui aussi dans la prison et qu'elle s'ingénie à faire évader. Elle a une amie, Barbara Grant, qui enseigne à David les manières de la bonne société.

David et Catriona s'échappent en Hollande, où il étudie le droit à l'université de Leyde. Catriona n'ayant pas d'argent, il la prend sous sa protection jusqu'à ce que son père les trouve. Mais cet homme boit beaucoup, et vit impudemment des largesses de David. Celui-ci apprend la mort de son oncle Ebenezer, dont il est l'héritier. Cela entraîne des malentendus entre lui et Catriona, qui, avec son père, s'éloigne, se rendant à Dunkerque. Alan Breck, qui a rejoint David à Leyde, lui reproche de ne pas comprendre les femmes. Aussi, invités par le père de Catriona, se rendent-ils à Dunkerque. James More trahit alors Alan, qui a été faussement accusé du meurtre d'Appin, et veut le livrer à un vaisseau de guerre britannique à l'ancre près du rivage. Mais Alan s'enfuit avec David et Catriona, maintenant réconciliée et honteuse de l'ignominie de son père. Ils gagnent Paris où David et Catriona se marient avant de retourner en Écosse et y élever une famille.

Commentaire

Stevenson s'est surtout intéressé au personnage de David, Catriona n'étant guère qu'une typique héroïne victorienne. Est plus intéressante Barbara Grant, la femme de Stevenson ayant d'ailleurs indiqué qu'il avait trouvé difficile de n'en pas faire la véritable héroïne.

Cette suite d'"*Enlevé !*" fut nettement moins populaire que l'œuvre précédente.

"Island night's entertainments"

(1893)

"Veillées des îles"

Recueil de nouvelles

"The ebb tide"
(1894)
"Le creux de la vague"

Roman

Dans la baie de Papeete, trois épaves humaines sont échouées sur la plage : un ancien capitaine renvoyé de la marine marchande pour éthyilisme, une femme ayant exercé les commerces les plus louches et rejetée d'île en île jusqu'à cette grève, et un honnête homme dont la vie familiale et professionnelle n'ont été qu'une suite d'humiliations. Le destin leur confie la goélette "Farallone" abandonnée par son équipage et dont la précieuse cargaison est constituée de bouteilles de champagne. Commence alors une longue dérive dans le Pacifique, où les cerveaux s'échauffent sur les projets les pires, et qui mène le groupe jusqu'à une île où les attend un trésor de perles et un homme qui semble incarner la colère divine.

Commentaire

Ce roman noir d'aventures est une quête de la fortune qui commence mal, et qui va ensuite de mal en pis, une métaphore de la rapacité de l'homme blanc dans les mers du Sud, une *"île au trésor"* qui aurait pris une dose de *"Jekyll & Hyde"*. Mais l'humour décapant de Stevenson est là, et les situations les plus catastrophiques deviennent soudain d'une drôlerie irrésistible !

"Waif woman"
"Thorgunna la solitaire"
(posthume, 1916)

Nouvelle

Dans l'Islande ancienne, un mari est soumis aux caprices d'une épouse possessive.

Commentaire

La nouvelle avait été retirée, au dernier moment, du recueil *"Veillées des îles"* parce qu'elle déplut à Fanny Stevenson à cause de la situation et de son érotisme jugé inopportun.

"Weir of Hermiston"
(posthume, 1896)
"Hermiston, le juge pendeur"

Roman de 185 pages

En Écosse, Hermiston est un juge implacable, impitoyable, redouté de tous. Il a un fils, une femme, mais celle-ci meurt très jeune. Il ne lui reste donc son fils, Archie, qu'il destine lui aussi au droit. Mais ce fils, s'il aime et respecte son père, fait preuve de beaucoup trop de sentiments et s'insurge contre son géniteur le jour où il assiste à une exécution capitale requise par lui. Le fils est donc banni et se retrouve condamné à gérer le grand domaine familial loin de la ville. Archie trouve alors la paix, mais aussi l'amour, un amour interdit, puisque l'objet de cet amour est une jeune femme de condition inférieure...

Commentaire

Robert-Louis Stevenson, au plus grand désarroi du lecteur, n'a pu terminer ce roman. Il est en effet mort avant. S'il est donc impossible de connaître le dénouement de cette histoire prenante, à mi chemin de l'ironie et du tragique, non exempte d'humour, qui se construit lentement malgré quelques longues digressions, on savoure ce qui en a été si finement écrit : «*Le plaisir n'est qu'un produit inférieur dans la singulière alchimie de la vie, et les fous seuls en attendent.*» - «*Ce sont deux choses très différentes de tuer un tigre à la chasse, ou d'écraser un crapaud*» - «*Comme nous sommes tous à la merci d'un simple bavard !*» Le style est agréable et les personnages puissants. On prend en effet plaisir à côtoyer ces figures qui renvoient à des types littéraires classiques : le juge intraitable qui met la justice plus haut que tout, le fils renégat et romantique, la femme tentatrice et dangereuse... On sent très vite que tôt ou tard le fils devra de nouveau affronter le père (comme le prévoyait Stevenson dans ses notes). Mais l'histoire s'interrompt brusquement au moment précis il s'apprête à commettre une nouvelle faute (la plus grave).

Le 3 décembre 1894, à Vaïlima, Stevenson mourut d'une hémorragie cérébrale, à l'âge de quarante-trois ans. Des Samoans portèrent son cercueil au sommet du mont Vaesa où il fut enterré comme un chef tribal, «*sous le large ciel étoilé*» qu'il avait décrit dans son célèbre poème, "*Requiem*" et où, quarante-trois ans plus tard, Belle, la fille de Fanny, déposa les cendres de sa mère auprès de celles de son mari adoré.

Cet homme grand et mince était fragile. Son visage long et étroit, encadré par les cheveux qu'il portait longs, était intelligent et sensible, gardait les traces d'une intense vie intérieure. S'il fut un grand voyageur, en France, en Californie, dans les Adirondacks, en Polynésie, sur les mers, il en fut surtout un dans l'imaginaire.

Maître du texte court, qui avait le sens de l'évidence, du détail qui donne une sensation de proximité, de concret, d'immédiateté, il envisageait une nouvelle non comme un galop d'entraînement en vue d'un roman, mais comme une œuvre qui recelait en soi sa propre durée. La plupart du temps, ses histoires sont limpides, et il se repose sur son art sophistiqué et invisible de la narration pour imposer des personnages fascinants, marqués par la dualité, contraints d'expier le viol de tabous qui, malgré leur diversité et leur degré de transposition, s'avèrent des tabous sexuels, leurs tentatives de défoulement étant suivies d'une inéluctable répression de tout écart, tout cela provoqué par l'influence de Fanny Osbourne. Parfois, cependant, l'ambiguïté tient au scénario lui-même, et la nouvelle devient un apologue, voire une fable en prose.

Il composa, avec une grande facilité, à la fois des oeuvres réalistes et des oeuvres fantastiques. Dans celles-ci, marquées par les «silences du récit» (l'expression est de Marcel Schwob), l'inconscient pouvant s'exprimer, se sont manifestées une assimilation du plaisir au mal (en définitive, il a toujours écrit des variations sur le thème de la séduction qu'il exerce), de la liberté à la démission, du doute à l'orgueil, une restriction de l'amour à la chasteté,

Même s'il était admiré par Henry James, Marcel Schwob, Stéphane Mallarmé et Jack London, après sa mort, sa réputation souffrit du fait qu'il fut considéré comme l'auteur d'histoires pour enfants trop affectées. Cependant, au milieu du XXe siècle, il fut considéré comme un écrivain puissant et original, aux fortes conceptions morales.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)